

nisation. Mais non, il lui fallait de l'air anglais, des brouillards anglais, du bœuf anglais, des admirateurs anglais, jusqu'à des docteurs anglais !... Je lui pardonne, car il en est mort à la peine ; néanmoins, je ne puis m'empêcher de croire que son patriotisme périssait.

Quenoche.—Eh ! docteur, l'on peut être bon patriote et tenir à sa peau. Mais changeons de sujet. Il me semble que monsieur Bonsens n'a pas fini de nous raconter son petit voyage. Je suis curieux d'entendre la fin, quoique ce qu'il nous disait était bien triste.

Bonsens.—Me trouvant donc au cimetière je demandai à un gardien de m'indiquer le monument érigé en mémoire des victimes politiques de 1837, 38 et 39. Il me conduisit à un obélisque simple mais imposant, élevé sur une petite éminence non loin de l'entrée. Sur plusieurs des faces je trouvais gravés dans la pierre qui, je l'espère, les conservera plus longtemps que ne l'a fait le cœur ingrat d'une foule de gens qui ne sont quelque chose aujourd'hui qu'en vertu du sacrifice qu'ils firent de leur fortune et de leur vie, les noms des patriotes qui périrent les armes à la main ou sur les échafauds politiques. J'y lus avec une émotion que je ne saurais vous décrire la longue liste de ces martyrs que j'avais connus ou vénérés dans ma jeunesse, et le souvenir de leurs actes désintéressés, de leur sublime dévouement, de la sincérité, de la noblesse de leurs opinions contrastés malgré moi avec les mesquines luttes des petits hommes d'aujourd'hui pour des places éphémères, pour de l'or, pour des titres ridicules, m'atterra et je ne pus retenir quelques larmes.... je me fais vieux, voyez-vous.

Jean-Claude.—Oh ! monsieur Bonsens, puisque vous les avez connus, contez-nous donc leur histoire. On ne nous en parle jamais à présent de ces braves et c'est honteux de les oublier si c'est vrai qu'on leur doit tant.

Bonsens.—Ce serait trop long pour ce soir, mais une autre fois, dès que j'aurai satisfait votre curiosité sur l'affaire du Pacifique, je vous dirai tout ce que je sais d'eux. En attendant je ne vous parlerai que d'une des victimes de l'époque héroïque de notre histoire, d'un homme dont le nom ne se trouve hélas point sur le catalogue, bien que la cause de la liberté lui ait coûté la vie.

Jean-Claude.—Aurait-il commis une

mauvaise action pour qu'on ait ainsi flétri sa mémoire ?

Bonsens.—Il s'est suicidé. Mort toujours condamnable. Mais quand vous connaîtrez les détails de sa terrible fin, vous déciderez vous-même si tout en le blâmant on ne lui doit point quelques regrets. Son nom était Amaury Girod. Il était originaire de la Suisse française et, doué d'un esprit remuant, exalté, il prit part à la guerre de l'indépendance du Mexique. Il vint se fixer parmi nous quelques années avant nos troubles, épousa dans le pays une de nos compatriotes, fit connaissance avec les chefs libéraux et lorsque commença la résistance à main armée reçut le commandement des bandes patriotes des comtés au nord de Montréal. Le gouvernement comme pour les autres offrit une forte somme pour son arrestation. A l'approche des troupes royales, soit que découragé par l'inégalité de la lutte, soit qu'il ne fût pas à la hauteur de la mission qu'il avait acceptée, il partit donnant pour prétexte qu'il allait chercher des secours. Arrivé près du fleuve, un officier des loyaux l'aperçut courut à lui en lui criant qu'il était son prisonnier. Girod se retourna saisit le pistolet qu'il portait à sa ceinture et disant : "Tu veux gagner cinq cents louis mais tu ne les auras pas", il se fit sauter la cervelle. L'officier qui avait pris la fuite croyant qu'il voulait lui résister, revint, s'empara de son cadavre et voulut réclamer la récompense offerte. Il l'eût obtenue sans doute si un sergent, témoin de l'affaire, n'eût raconté l'histoire et donné le beau rôle au martyr politique.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Me voilà encore confondu. On dit qu'il faut être lâche pour se tuer ; il me semble pourtant qu'il fut plus brave que l'officier qui voulait le prendre. Monsieur le Docteur parmi vos amis qui ont été pris la main dans le sac et qui se voient convaincus de mensonge et même de parjure à ce qu'on dit, en est-il beaucoup qui se soient détruits ?

Boudin.—Imbécille ! pour qui les prends-tu ?

(A continuer.)

DOMINION THEATRE

(En face le Champ-de-Mars)

SPECTACLE NOUVEAU ! TOUS LES SOIRS—
Amusements pour tous—Chant, Danses et Comédie—
Mme. NATHALIE et les SŒURS FOY
Toute la semaine

Le directeur de ce théâtre annonce qu'il vient d'engager une troupe distinguée de New-York et qui débutera la semaine prochaine.